

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 26 Novembre 1865.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnances de Son Altesse Sérénissime, en date du 21 de ce mois, M. l'Abbé Joseph-Antoine Ramin, Docteur en Théologie, Curé de la Paroisse de Monaco, a été nommé Inspecteur des Ecoles et Vice-Président du Bureau de bienfaisance.

NOUVELLES LOCALES.

On lit dans la *Gazette belge* :

L'association belge de secours aux blessés a conféré le titre de Vice-Président d'honneur à S. A. S. le Prince Charles III.

C'est la plus haute distinction qu'elle accorde aux Princes étrangers qui se font remarquer par leur humanité.

Chaque individu a son génie particulier qui le porte à entreprendre tel ouvrage des mains ou de l'esprit de préférence à tel autre ; de même chaque pays possède des aptitudes spéciales. Là où la vigne dépérirait inféconde, le froment murira ; ici vous découvrirez des diamants, là vous trouverez des truffes. Ils sont rares les coins du monde qu'ont peut accuser de stérilité ; presque jamais la terre ne demeure inféconde, qu'elle produise du marbre ou du raisin, des bois ou de la houille, car les terrains comme les hommes obéissent à une vocation ; quelques-uns, il est vrai, n'écoutent que la voix de la paresse, mais ce sont là d'inutiles exceptions.

En France, la Beauce produit le blé en abondance ; le Bordelais, la Bourgogne, le Languedoc et la Champagne se glorifient de leurs vins renommés ; la Normandie chante son cidre ; et l'huile de Provence est célèbre dans l'univers entier. Toutes ces productions ont fait la fortune des pays où elles naissent.

Les habitants de Monaco doivent leurs aisances à leurs citronniers et à leurs oliviers. Ce sont là les arbres nourriciers du pays. Ces derniers surtout ont acquis dans le commerce de la Principauté une grande importance.

L'olivier n'est pas ici comme en France petit et rabougré ; à Monaco, son tronc robuste et noueux porte vigoureusement des rameaux aux feuillages touffus où bout la sève sous les ardents baisers du soleil ; ici les plantations d'oliviers, s'étalant en amphithéâtre sur le flanc des montagnes qui les abritent du vent du Nord, ont les aspects mystérieux et grandioses des forêts. Ces feuillages d'argent bruni, ces olives noires contrastent vigoureusement avec la couleur vert-tendre des feuilles du citronnier et l'or pâle de son fruit. L'olivier est un arbre grave et qui ne croît que sur les coteaux modérés, dirait Sainte-Beuve ; il est plutôt sombre que verdoyant ; on ne rêve pas à son ombre, mais on peut y méditer d'austères pensées. Je ne m'étonne plus que Minerve, l'antique déesse de la sagesse, l'ait choisi pour emblème.

De plus, l'olivier est un arbre frileux et son fruit est le dernier à mûrir. Ce n'est qu'en novembre, c'est maintenant que commence à Monaco la récolte des olives.

Pour être certain que le fruit est arrivé à une maturité parfaite, les habitants de la Principauté se gardent bien de le cueillir sur l'arbre. On attend que l'olive se détache d'elle-même de la branche, puis on la recueille soigneusement. De cette façon, jamais un fruit vert ne se mêle au fruit mûr.

Ce système à ses avantages et ses inconvénients. Il est indubitable que l'huile exprimée des olives tombées de l'arbre par excès de maturité est la plus suave et la plus parfumée ; mais ne risque-t-on pas, par ce procédé, de perdre beaucoup de fruits ? Les premières olives qui tombent ne sont-elles pas exposées à sécher ou à pourrir avant que leur propriétaire songe à les ramasser et, si la pluie survient, ce danger n'est-il pas plus imminent encore ?

J'ai assisté à la récolte des olives dans le bas Languedoc. Là, on ne recueille pas le fruit, on le cueille ; on n'attend pas sa chute, on la hâte.

Dès que l'olive a pris cette teinte brune, signe certain de sa maturité, on étend de grands draps sous les oliviers, puis on bat les branches avec de longues gaules. Les olives tombent dru comme grêle ; on dirait d'une cascade de fruits et la récolte est faite en un instant. L'huile qu'on en retire conserve peut-être un peu de verdure mais, dans l'huile comme dans le vin, cette saveur n'est guère nuisible et certains palais des plus délicats la recherchent même et l'apprécient comme une qualité.

D'ailleurs que de temps économisés ! sans compter la quantité d'olives qui, grâce à ce procédé, ne se

perdent pas, enfouies dans la terre ou pourrissant à l'humidité de l'air.

La récolte ainsi hâtée exige moins de frais ; ici, au contraire, cette récolte se fait lentement ; il faut attendre la chute du fruit qui le plus souvent ne s'empresse guère de tomber ; ces retards nécessitent l'emploi d'un plus grand nombre de journées, et, comme disent les Anglais : le temps c'est de l'argent.

Le système languedocien, plus radical, est conséquemment plus économique et je voudrais le voir adopté partout, d'autant plus qu'il faut toujours en revenir là. Ainsi, à Monaco même, toutes les olives ne tombent pas à jour fixe ; il y a des retardaires ; il y en a de si solidement attachées à la branche nourricière qu'elles se dessècheraient sur l'arbre plutôt que de l'abandonner. Ce n'est que vers le mois de mars qu'on se décide à les abattre à coups de gaules car alors, la saison étant aussi avancée, il faudrait, pour qu'elles ne fussent point tout à fait mûres, que le soleil de Monaco eût manqué à tous ses devoirs.

A deux kilomètres environ de la ville de Monaco, dans un site très pittoresque, est bâti un coquet petit village, appelé les Moulins par ce que c'est là que sont installés les pressoirs d'huile de la Principauté. Le jour où un propriétaire porte ses olives aux Moulins est une véritable fête pour lui. L'heure de la récolte fut toujours pour l'agriculteur un prétexte à réjouissances ; n'est-ce pas pour lui le jour de la récompense ! ne recueille-t-il pas alors le fruit des sueurs de toute une année ! Dans les pays vignobles quoi de plus joyeux et de plus gai que l'époque des vendanges ! et les fêtes des moissonneurs, savez-vous rien de plus magnifique ? Pour moi, quand il m'est donné d'observer ces joies naïves et sublimes dans leur simplicité, je ne puis m'empêcher de songer à ces temps antiques où l'agriculture était considérée comme la première des professions, alors que les peuples, pendant les fêtes de Bacchus, de Minerve et de Cérès, marchaient couronnés de pampres et d'épis et le rameau d'olivier aux mains.

Le Casino ne cesse point de nous donner des fêtes lyriques et les voyageurs déjà nombreux qui sont venus hiverner à Monaco ne se lassent pas d'y assister. Nous avons concert deux fois par jour et, deux fois par semaine, concert extraordinaire.

M. Eusèbe Lucas, chef d'orchestre, fait pour le public des Spélugues ce que M. Padeloup a essayé avec tant de succès pour les habitués de ses concerts populaires : il nous initie au répertoire des vieux

maîtres ; mais, sachant bien que la variété dans le choix des morceaux est l'attrait le plus grand d'une soirée musicale, M. Lucas n'oublie point, de parti pris, la musique contemporaine et, sur ses programmes, nous voyons Gounod à côté de Schubert, Halévy auprès de Beethoven, et Rossini et Mercadante et Gluck et Meyerbeer et tous ceux, classiques ou modernes, dont le génie depuis plus d'un siècle a élevé si haut l'art musical.

Ainsi, il nous a été donné d'entendre, pendant la semaine qui vient de s'écouler, trois ou quatre ouvertures ravissantes écrites par des maîtres de toutes les écoles. Jeudi, le trio de *Guillaume Tell* fut supérieurement exécuté par trois violoncellistes, MM. Oudshoorn, l'éminent soliste, Bannike et Borghini qui ont rivalisé d'habileté et de talent. Dimanche, M. Delpech nous chantait sur le cornet-à-piston le grand air de *la Juive*, de façon à désespérer tous les ténors dont les pâles ut-dièze n'auront jamais ni la sonorité, ni l'éclat de cette voix de cuivre; puis M. Oudshoorn a mérité nos bravos pour sa brillante interprétation d'une mélodie de Carafa arrangée par Servais pour violoncelle.

Nos éloges ne tariront pas à propos de cet habile artiste : il promène l'archet sur le violoncelle en fantaisiste de génie et tient ses auditeurs sous le charme de son jeu. Tantôt il s'attendrit sur une mélodie du sentiment le plus pur, puis par une transition hardie, il passe à une cantilène étincelante de gaieté, mari-vaudée de grâce et d'esprit ; tantôt il sait émouvoir les âmes, en traduisant quelque large et profonde inspiration de grand maître, un andante mélancolique, majestueux, puissant; puis il enlèvera à la pointe de l'archet, avec une crânerie mutine, quelque vif allegro, lançant des fusées de notes dans un feu d'artifice de strettas éblouissantes. Il se joue avec un rare bonheur des plus étonnantes difficultés de l'art de l'exécutant. Ampleur de style, justesse de ton, puissance de couleur, M. Oudshoorn sait tirer de son violoncelle, tous les trésors, tous les prodiges de l'harmonie.

M. Blanc a voulu que notre orchestre fut une réunion d'artistes remarquables et le moindre d'entre eux a fait ses preuves. Il faudrait les nommer tous et leur accorder à chacun en particulier une mention honorable; mais s'il m'est impossible dans une chronique de désigner, chacun par leur nom, quarante musiciens, quel que soit d'ailleurs leur mérite et quelque envie que j'en aie, je puis du moins les féliciter tous dans la personne de leur chef, M. Eusèbe Lucas, dont l'archet habile mène au succès ce bataillon harmonieux.

Au moment où nous mettons sous presse, les salons du Casino s'ouvrent pour un grand bal; demain concert extraordinaire; on le voit, l'administration ne nous laisse aucun répit; chaque jour est l'occasion d'une fête nouvelle, et notre pointe des Spélugues est la plus délicieuse des Capoues modernes.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

En dépit du proverbe paradoxal : *on ne prête qu'aux riches*, nous trouvons plus commode de leur emprunter, c'est ainsi qu'il nous arrive parfois de reproduire des articles de la *Revue Illustrée des Eaux*, un journal très bien fait et fort bien renseigné; aujourd'hui, nous lui empruntons quelques lignes sur Nice.

Cette ville, dit la *Revue Illustrée*, au dire de journaux, qui se prétendent bien informés, deviendrait

cet hiver le rendez-vous de presque toutes les têtes couronnées de l'Europe. — D'abord l'une des plus belles villas de la *Promenade des Anglais* aurait été retenue par S. M. le roi de Bavière; ensuite des ordres auraient été donnés pour préparer les équipages de S. M. la Czarine et engager une armée de domestiques pour la Cour de Russie.

Le fils aîné de la reine Victoria arriverait aussi, ainsi que S. M. le roi Léopold et l'impératrice d'Autriche, et assure-t-on, — mais que ne dit-on pas encore, — il serait également question d'un voyage de notre souveraine l'impératrice Eugénie qui voudrait faire les honneurs de Nice à ses deux impériales cousines; il est bien entendu que les trois premières impératrices du monde, réunies à Nice, y seraient conduites par leurs augustes époux. — S'il en était ainsi, Nice si grande et si bien installée pour recevoir un nombre considérable d'étrangers deviendrait trop petite pour contenir tout ce qu'un aussi brillant assemblage de souverains attirerait de visiteurs dans cette belle et heureuse cité.

Le *Journal de Nice* nous fournit, lui aussi, son contingent de nouvelles.

Le conseil de l'ordre des avocats s'est réuni vendredi dernier et a désigné comme bâtonnier M. François Malaussena, avocat, maire de la ville de Nice.

Le Jury chargé de régler les indemnités dues aux propriétaires expropriés pour la construction de la voie ferrée de Nice à la frontière d'Italie, a repris, lundi matin, à huit heures, le cours de ses opérations, après avoir visité, le 15 courant et jours suivants, tous les immeubles qu'il n'avait pu voir lors d'une première exploration.

Depuis jeudi dernier, un troisième service postal est établi entre Nice et Grasse. Cette amélioration, si attendue et si souvent réclamée par nous avec instance, donne enfin satisfaction aux intérêts de tout genre des populations de la rive droite du Var, tenus en souffrance par une combinaison dans le transport des dépêches aussi anormale que celle qui a précédé si longtemps la réforme dont la réalisation fait honneur au zèle et à la persistance des observations de M. le directeur départemental. Nous l'en félicitons.

Depuis le 16 novembre, les dépêches qui ne parvenaient à destination dans les localités situées à un rayon moyen de 14 kilomètres du chef-lieu, que quarante huit-heures après leur dépôt, y sont distribuées dans la matinée du jour suivant, et à Nice, dans l'après-midi et dans la soirée du même jour.

L'un de nos hôtes fidèles, M. Dumaine, vient d'envoyer cent soixante-dix mètres de toile de fil aux Petites Sœurs des Pauvres, et de l'étoffe pour quarante taies d'oreiller. Nous ne pouvons résister au plaisir de commettre cette indiscrétion, au risque de blesser la modestie de ce bienfaiteur des indigents de Nice.

Une jeune femme, peintre, Mme Amélie Burdin, dont déjà l'année dernière, nous avons cité élogieusement quelques portraits d'une touche délicate, est revenue demander au ciel de Nice, le rétablissement de sa santé que le climat du Nord lui a refusé.

Rien de nouveau ne s'est produit à Toulon, cette semaine, sinon quelques mouvements du port qui est toujours fort animé.

A Marseille, un négociant turc, M. Etienne Zafferopoulo chef de la maison commerciale de ce nom a été nommé chevalier de l'ordre du Mejlidié.

M. Parlier, ingénieur de l'arrondissement d'Aix a été nommé ingénieur de l'arrondissement de Marseille.

Les gourmets se plaignent, cette année, du prix élevé des huitres. Ces plaintes ont, à ce qu'il paraît, été générales et ont trouvé de l'écho, puisqu'il est question de former une ligue contre les fournisseurs de ce coquillage.

Les journaux de Paris nous apprennent, à cette occasion, que les marchands d'huitres s'étant entendus pour augmenter outre mesure le prix de cette denrée, on prétend que les consommateurs de tous les grands établissements gastronomiques de Paris se seraient entendus à leur tour pour n'en plus demander.

Les gastronomes du littoral Méditerranéen auront-ils autant de force d'âme que leurs confrères de la capitale?

M. Henry Lyston Bulwer ancien ambassadeur d'Angleterre près la Sublime Porte est arrivé à Marseille avec une nombreuse suite. Les curieux l'ont escorté jusqu'au grand hôtel où il est descendu. Ce diplomate se rend à Nice où il doit passer l'hiver.

COURRIER DE PARIS.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Le mariage du baron Finot et de Mlle de Saint-Germain, la fille de l'honorable sénateur, qu'on nous annonçait plus ou moins discrètement, il y a quelques semaines, est devenu un des principaux thèmes de la conversation dans les salons parisiens. Il va se célébrer au premier jour et les avis sont fort partagés sur cette alliance, d'ailleurs si parfaite au point de vue de toutes les convenances mondaines.

Vous n'ignorez pas que c'est pendant les longues veilles passées ensemble au chevet de leur frère et ami — le vicomte de St-Germain, mourant de sa terrible chute aux courses de Spa — que l'amour réciproque des deux jeunes gens prit naissance. — Assurément il y a quelque chose de touchant dans cet entraînement spontané d'une âme de jeune fille de bonne maison vers celui que son infatigable dévouement pour son ami désignait à la reconnaissance éternelle de la sœur; on est doucement ému au spectacle de cet amour qui a ses premières racines dans la tendresse fraternelle; on accepte volontiers ce post-scriptum heureux et souriant à un événement malheureux et irréparable, puisqu'aussi bien c'est la première loi de cette vie, que tout s'y mêle incessamment : la joie et les larmes, les ivresses et les sanglots.

Seulement, puisqu'il avait plu à Dieu de rendre inutiles les soins admirables de la sœur et de l'ami en appelant à lui le blessé, d'aucuns auraient désiré que ce double amour qui germa pour ainsi dire dans la mort, se maintint encore dans le mystère poétique et douloureux qui avait présidé à sa naissance, et ajournât pour quelque temps sa consécration officielle; mais tout le monde est unanime dans les vœux formés pour le bonheur des deux jeunes époux. S'il nous est permis d'en former à notre tour, à propos de l'élégant baron Finot, qui n'est pas un sportman moins accompli que son malheureux ami, souhaitons que notre jeunesse aristocratique se détourne un peu des courses de chevaux, qui la passionnent exclusivement, pour consacrer une part de ses loisirs à des travaux et à des questions plus importantes pour le bien public.

Cette passion a acquis, de nos jours, un si déplorable développement, que le nombre des *gentlemen-riders*, qui tiennent à rare honneur de se mêler aux

jockeys de profession et de figurer en personne — c'est-à-dire en toque et en casaque — sur les champs de course, s'augmente d'année en année.

Plusieurs de ces messieurs se montrent même sincèrement désolés si, par hasard, un embonpoint précoce les rend incapables de s'abandonner à leur penchant favori. On cite, par exemple, le vicomte de M... qui est devenu le plus acharné disciple du fameux docteur anglais Banting. Le pauvre garçon passe son temps à se faire maigrir, dans la crainte de devenir impossible au prochain steeple-chasse par suite d'un excédant de poids. — Le plaisant de l'affaire c'est qu'il va, perpétuellement d'un extrême à l'autre. Trop gras de quelques kilos la semaine dernière, la semaine suivante il a dépassé en maigrir la mesure réglementaire et l'on est forcé, sur le turf, de lui adapter aux cuisses des muscles supplémentaires et des rondeurs postiches. N'est-ce pas un peu comique, en vérité?

Si le sus-dit sportman est ainsi ballotté entre un excédant de graisse et un excédant de maigreur, le philosophe Colline que le *Gymnase* vient d'évoquer et de tirer tout candide et souriant des *Scènes de la vie de Bohême*, de Mürger, est resté, lui, fidèle à sa diaphanéité proverbiale. Sous les traits de l'excellent Lesueur, il nous est réapparu l'autre soir, plus maigre, plus ténu, plus sec et plus chétif que jamais. O la charmante évocation ! et que nous aurions été heureux de voir en chair et en os, ces types d'insouciance et de légèreté que nous avons tous connus et aimés en imagination ! Par malheur la pièce de MM. Belot et Crisafulli n'est pas ce que l'on était en droit d'attendre. *Le passé de M. Jouane* n'est qu'un méchant petit drame, ressemblant à tous les drames possibles, mais n'ayant rien de commun avec la ravissante histoire de la Bohême de Mürger.

Encore un duel, cette semaine. — Rassurez-vous d'ailleurs ! C'est une maladie qui attaque seulement les gens de lettres — et depuis longtemps notre cœur s'est tellement endurci que cela ne nous procure plus la moindre émotion. Les gens qui comme nous passent leur vie à regarder les autres et à sourire de leurs folies lorsqu'elles dépassent la mesure permise, savent bien que lorsqu'une aventure de ce genre n'est pas horriblement tragique, elle est complètement burlesque. Je ne fais pas ces réflexions dans le but de médire des personnes qui ont eu récemment querelle et qui se sont rencontrées cette semaine, — M. P... secrétaire du journal la *France* et M. Le G... directeur d'un journal dont l'ambition est de n'être pas dirigé, — mais parce que cette pensée me paraît venir à propos. En effet, l'hiver arrive et cette saison a, paraît-il, le privilège d'échauffer la bile des journalistes. — Nous verrons sans doute d'autres batailles. Je n'ai, d'ailleurs, pas besoin d'ajouter que celle-ci n'a pas fait couler des flots de sang.

Les restaurateurs perdus dans les bois, en cette saison, font seuls leurs petits profits de ces combats de géant. Ils servent à déjeuner aux vaillants champions et à leurs témoins et le jour de la réconciliation est souvent marqué par les explosions de joie que versent dans l'âme les bouteilles de Champagne et de Chambertin. Tout cela se solde par le paiement d'une note exagérée et tout est fini.

A ce sujet une anecdote ! — Une chronique sans anecdote est une femme sans fard.

Au temps où l'on se battait au bois de Boulogne — c'était le bon temps — on pouvait aller sur le terrain sans aucune espèce d'appréhension parce que chaque carrefour étant gardé, les épées étaient à

peine croisées, qu'un uniforme apparaissait et que les témoins, craignant la police correctionnelle, déclaraient l'honneur satisfait, — un industriel intelligent établit un restaurant au beau milieu des arbres. Le brave homme s'installait chaque jour dans une des allées les plus fréquentées, la serviette sous le bras et sa carte du jour à la main, — il attendait. Vers dix heures il voyait régulièrement deux *breaks* poindre à l'horizon ; les chapeaux cirés des cochers reluisaient gaiement au soleil. — Sa figure prenait une expression de bien-être. Les voitures s'arrêtaient bientôt — il se précipitait aux portières et les ouvrait l'une après l'autre. Six messieurs boutonnés jusqu'au menton descendaient gravement et l'un d'eux portait d'un air lugubre une boîte sous son bras. On se saluait ; — le restaurateur se frottait les mains en souriant. Le monsieur déposait la boîte sur le gazon, l'ouvrait et en tirait deux pistolets. La figure du bonhomme rayonnait ; — il se rapprochait. Enfin l'on visitait les armes et au moment où selon l'usage on brûlait une amorce pour éprouver les batteries, le fils de Vatel touchait légèrement du doigt l'épaule du principal acteur du drame et avec un sourire ironiquement gracieux : — faut-il plumer les canards ? disait-il.

On ne répondait pas — cela lui était parfaitement indifférent. Lorsque les deux adversaires étaient placés à trente pas l'un de l'autre et que le plus âgé des témoins s'appretait à donner le signal, notre homme s'élançait, sa carte à la main, en s'écriant :

— Si ces messieurs préfèrent des bécasses ? — Puis, après l'explosion des deux coups, lorsque le nuage de poudre se dissipant laissait voir les deux combattants parfaitement sains et saufs, l'hôtelier revenait en scène en jetant d'une voix sonore le traditionnel :

— Ces messieurs sont servis !

EMILE MONTADY.

VARIÉTÉS

REVUE LITTÉRAIRE. (1)

SCÈNES DE LA VIE CLÉRICALE : LES COURBEZON ; JULIEN SAVIGNAC.
— MADemoiselle DE MALAVIEILLE.

PAR M. FERDINAND FABRE (2)

I.

Dans le midi de la France, par les accablantes chaleurs de juillet, il n'est point rare de rencontrer, se traînant par les rues étroites, tortueuses, privées d'air, des enfants chétifs et même de jeunes-hommes pâles, harassés, écrasés par la lourde atmosphère qui pèse sur les grands centres de population. Ces natures malades ont besoin pour vivre de grand air et de fraîches brises ; le séjour des villes leur est dangereux ; les poumons délicats ne peuvent point s'accommoder des vapeurs malsaines qui se dégagent, en été surtout, de toutes les agglomérations d'hommes et, se mêlant à l'air ambiant, le vicient et le corrompent. A ces tempéraments débiles, qui dans les basses plaines dépériraient tristement comme des plantes brûlées par le soleil, les médecins ne manquent pas d'ordonner un voyage dans les hauts pays, principalement aux monts d'Orb. Là, sur les montagnes ombreuses, l'homme aspire à pleine poitrine une vie nouvelle dans un air pur éternellement rafraîchi par les sources jaillissantes d'eau-vive et tout imprégné des parfums vivifiants de

(1) Nous rappelons à MM. les Libraires-Éditeurs qu'une étude littéraire sera consacrée dans les colonnes du *Journal de Monaco* à tous les ouvrages dont on nous adressera deux exemplaires.

(2) Paris, Hachette, Libraire-éditeur.

la Flore Cévenole. Le corps le plus affaibli ne tarde pas à retrouver toute sa vigueur première dans ces promenades à travers ces régions pittoresques où le paysage présente à l'œil des aspects toujours variés et toujours nouveaux. C'est au milieu de cet admirable pays, au sein de cette nature vierge que nous conduit M. Ferdinand Fabre dans *les Courbezons*, Julien Savignac, et *Mademoiselle de Malavieille* ; et, de même que la science recommande aux citadins malades ces excursions fortifiantes dont je parlais tout à l'heure, c'est, me paraît-il, le devoir de la critique de conseiller la lecture de ces livres aux imaginations fatiguées des inventions monotones du roman parisien, comme aux esprits blasés sur les excès d'une littérature trop souvent malsaine.

Dès les premiers chapitres, on se sent emporté en pleine nature par un style coloré, pittoresque, robuste comme les montagnes qu'il décrit. Un méridional trouverait à ce récit toute la saveur du terroir natal. Ces discussions bruyantes, ces cabarets criards, ces jalousies de clocher, ces rixes brutales, c'est bien là tout le Midi turbulent et passionné ; et comme tout y est bien vivant depuis le paysan en veste grise jusqu'au prêtre en soutane rapécé.

C'est chose rare aujourd'hui que l'originalité. L'écrivain qui la recherche par des moyens simples, s'inquiétant surtout de faire vrai, la rencontre rarement. Tous les hommes se ressemblent au fond, et depuis longtemps le roman et le drame ont fouillé tous les cœurs, analysé toutes les passions, scruté tous les intérêts. Bien plus, grâce à l'invasion de l'habit noir dans toutes les classes de la société, on rencontre à peine de temps en temps, par ci par là, une originalité de surface, depuis que, vêtus du même costume, le paysan et le gentilhomme se donnent la main dans un salon bourgeois. Aussi ne saurions-nous trop féliciter M. Fabre de venir nous peindre un pays sinon tout à fait neuf, du moins peu exploré par la littérature. Nous n'étions pas encore initiés aux vices de ces paysans, aux vertus de ces prêtres montagnards ; nous avions à peine entrevu ces âpres régions des Cévennes dans quelques livres oubliés. Je sais bien que M. Fabre n'est pas le premier romancier qui s'inquiète du prêtre ; avant lui de grands écrivains ont essayé de soulever discrètement le voile qui couvre les habitudes de la vie cléricale ; mais l'auteur des *Courbezons* et de *Julien Savignac* le déchire tout entier. Il nous montre hardiment les principales figures du clergé de tout un département depuis l'évêque jusqu'à l'humble desservant de village ; il analyse les passions religieuses avec une grande sûreté de coup-d'œil et une incontestable puissance d'observation. C'est à ces études à peine tentées avant lui, que cet écrivain doit son originalité et son succès. Pour justifier ces éloges, qu'on me permette d'examiner en détail chacun de ces trois livres.

II.

L'abbé Courbezon est victime de la plus noble, de la plus respectable des passions, la passion de la charité. En ce siècle d'industrialisme, il ne songe pas que le dévouement du prêtre doit compter avec l'égoïsme des hommes, qui lui feront un crime d'un excès de vertu. Sans s'inquiéter de lui-même, et sans pouvoir se résoudre à obéir aux injonctions répétées de son évêque qui craint de voir l'abbé Courbezon compromettre la dignité du caractère ecclésiastique dans des entreprises au-dessus de ses forces, l'humble prêtre poursuit aveuglément son but généreux. Pour lui, ce n'est pas assez de donner aux pauvres sa bourse ou son manteau ; l'aumône ne peut soulager que les misères présentes, mais l'abbé Courbezon songe aux malheurs de demain et le voilà qui fonde des établissements de charité, des hôpitaux, des écoles. Il vendra sa propre maison pour rebâtir le temple de Dieu ; il entraînera dans sa ruine sa mère la Courbezonne et sa sœur Marthe. Touchante histoire et remplie de douloureux enseignements que celle de cette famille tout entière vouée à l'Église ! Bientôt les mémoires pleuvent

au presbytère; l'entrepreneur, le marbrier, les maçons accourent réclamer leur salaire. L'abbé demande du temps, mais les créanciers demeurent impitoyables et menacent le pauvre prêtre de le traîner devant les tribunaux. Celui-ci, désespéré, vend le dernier lopin de terre de la Courbezonne. La digne femme a épousé la sainte folie de son fils; elle le plaint, mais elle l'admire. Malheureusement le produit de cette vente est insuffisant; les ouvriers ne se contenteront point d'un à-compte et le curé devra se défaire d'une magnifique chape en or, présent d'un archevêque, et d'un riche calice en vermeil. Enfin il réussit à désintéresser ses créanciers, mais trop tard. M. Lecalonec révoque de ses fonctions celui qui, au mépris de ses admonestations, s'est jeté dans des embarras pécuniaires et a failli à compromettre l'habit ecclésiastique devant un tribunal humain. Pendant dix ans, la rigueur de l'évêque s'appesantit sur le malheureux prêtre, dix longues années de misères partagées par la Courbezonne avec une résignation sublime. Au bout de ce temps, l'abbé Courbezou cruellement éprouvé rentre en grâce et est envoyé, en qualité de desservant, à Saint-Xist, paroisse nouvellement créée dans une commune des Cévennes. Ici commence le roman de M. Ferdinand Fabre.

A son arrivée à Saint-Xist, l'abbé Courbezou y est accueilli par un paysan madré, Antoine Fumat, dit l'Avocat, qui, malgré ses quarante ans, convoite la main et surtout la dot d'une jeune orpheline, Cécile-Sévérac. Celle-ci est depuis longtemps promise à un sien cousin, Justin Pancol, dont le caractère irascible et farouche ne laisse pas que d'inquiéter son rival. Déjà la Pancole s'est installée dans la maison de Cécile pour y veiller de plus près aux intérêts de son fils, mais Fumat sait que le cœur de la jeune fille ne répond pas à l'amour violent de Justin; aussi s'efforce-t-il de capter la confiance du curé, dans l'espoir de l'intéresser à ses projets matrimoniaux. Dès le premier jour, le paysan promet à l'abbé Courbezou de lui donner cinq cents francs pour l'achat de fonds baptismaux. Cette offre insidieuse réveille dans le cœur du vieux prêtre sa naïve passion pour la charité, que dix années de souffrances n'ont pu qu'assoupir. Déjà il entrevoit dans la générosité de Fumat le soulagement de toutes les infortunes du pays; il rêve de doter le village d'une école des filles; son âme, obstinément bienfaisante, s'abandonne à mille projets chimériques et pour commencer il fait la commande des fonds baptismaux. C'est alors que Fumat, d'un ton patelin, fait confiance à l'abbé Courbezou de son amour pour Cécile et le prie d'intervenir en sa faveur auprès de l'orpheline. Le digne curé refuse de compromettre son caractère de prêtre dans une intrigue matrimoniale et le paysan se retire confus, penaud, mais jurant de se venger. Bientôt les fonds baptismaux arrivent au presbytère immédiatement suivis de la facture du marbrier. Courbezou, qui ne compte plus sur la promesse de l'Avocat, est au désespoir. Où trouver les cinq cents francs nécessaires? Il tremble d'attirer de nouveau sur lui les foudres de l'évêché, quand Fumat paraît au presbytère. Le paysan vient tenter un dernier effort. Espérant que la vue de l'or fascinera le prêtre, il le jette à poignées sur la table. Le curé n'a qu'un mot à dire à Cécile, et tout est à lui et il pourra payer les fonds baptismaux. La situation est poignante et admirablement traitée. L'abbé Courbezou n'hésite pas; il n'avilira point la dignité de son caractère jusqu'à se mêler d'intérêts humains; il refuse. Heureusement, un ange veille sur lui; c'est cette orpheline, cette Sévérac dont le cœur, insensible aux amours de la terre, est brûlé par l'amour divin. Cécile payera les fonds baptismaux, comme elle achètera une cloche, comme elle bâtira une école.

Dès ce jour, la sainte jeune fille s'associe à toutes les pieuses entreprises du curé. Les grandes passions sont contagieuses et l'abbé Courbezou, tout entier à son idée généreuse, est incapable de réfréner les enthousiasmes de Cécile; il ne songe pas que la calomnie peut l'accuser de pousser un enfant à sa ruine. La vieille Pancole n'y manque pas; M. Fabre a peint en

maître ce caractère de paysanne avide, farouche, violente, une bête fauve en jupons. Cependant, Justin Pancol, harcelé de toutes façons par son rival a résolu de se débarrasser de l'Avocat. Par une nuit noire, il l'attend auprès de la passerelle du torrent de Pierre-brune, l'attaque à l'improviste et le précipite dans l'abîme. Cette scène, une des plus dramatiques du livre, est traitée avec une rare vigueur de style. Justin est le digne fils de la Pancole, mais les dédains de sa cousine domptent sa férocité. C'est encore une belle page d'étude psychologique que celle où l'auteur nous peint la transformation morale et physique de Pancol. Cécile elle-même est émue par cette métamorphose; elle jusqu'alors insensible à tout sentiment mondain, est près de subir la loi de l'amour humain. Pour la première fois, à la vue de son cousin, elle éprouve des frémissements inconnus. Justin lui apparaît, beau comme le fiancé de la légende, et la jeune fille, songeant peut-être aux douces joies de la famille, contemple d'un œil attendri cet essaim d'enfants dont les jeux et les rires égayent le seuil du presbytère. Ainsi, M. Fabre, en artiste habile, rattache à la terre cette angélique créature qui, n'était cette heure de défaillance, nous semblerait, dans son mysticisme, trop pure et trop sublime pour une fille des hommes. Le trouble de Sévérac ne dure qu'un instant. La force de l'esprit triomphe des faiblesses de la chair et, de concert avec l'abbé Courbezou, la jeune fille poursuit son but pieux avec une ferveur nouvelle. Pour mener à bonne fin leurs entreprises, Cécile n'hésitera pas à aliéner une partie de ses biens à l'usurier Vernoubrel, encore un type vigoureusement dessiné en quelques traits de plume. C'est alors que la Pancole, voyant la fortune de Sévérac lui échapper, excite Justin au meurtre du curé; mais l'abbé Courbezou doit sortir vainqueur d'un lâche guet-apens. Après une vie tant éprouvée, le digne prêtre aura le bonheur de voir son œuvre achevée; alors seulement il pourra chanter lui aussi son *Nunc dimittis* et mourir saintement aux pieds de l'autel.

Il nous est impossible de nous arrêter à toutes les péripéties de ce drame. Qu'il nous suffise de dire que toutes les scènes en sont combinées pour concourir également au développement du caractère principal, cet abbé Courbezou, ce prêtre dont la vertu incorrigible et le zèle excessif pour la charité ressemblent à la folie.

Cette touchante figure de Courbezou n'est pas le seul portrait de prêtre dessiné dans le roman. M. Ferdinand Fabre nous fait assister dans un de ses plus beaux chapitres à une conférence de curés parmi lesquels il nous montre dans l'abbé Monrose le prêtre ambitieux, hypocrite et vaniteux, et dans l'abbé Ferrand, le penseur profond, le savant apôtre de la doctrine cléricale, l'homme qui a consacré ses études et sa vie toute entière au triomphe du catholicisme. L'auteur, dans son livre, ne prend parti ni pour ni contre aucun de ses personnages, d'où il suit que les libres penseurs peuvent le lire aussi bien que les croyants et chercher eux-mêmes une conclusion philosophique. Peut-être quelques lecteurs considéreront-ils l'abbé Ferrand, curé de Camplong, comme le véritable héros du livre. Ce grand esprit se condamnant à l'obscurité, ce père de l'Eglise, simple desservant d'un petit hameau, commande en effet l'admiration.

Un instant, l'auteur lui-même semble s'éprendre de ce caractère éminent et lui donner la première place dans son œuvre, alors que l'abbé Ferrand couvre de sa haute protection le candide abbé Courbezou dont il déplore la faiblesse naïve et les fatales vertus. Mais à la fin même de cette scène, M. Ferdinand Fabre relève l'humble curé de Saint-Xist et courbe à ses pieds le curé de Camplong. L'abbé Ferrand veut être béni par le saint abbé Courbezou. Nous aimons cette scène au fond de laquelle nous nous plaignons à découvrir un sens philosophique: cette fois encore, la Charité dompte la Force. L'abbé Ferrand prosterné aux pieds de l'abbé Courbezou, n'est-ce pas le Génie catholique agenouillé devant l'Idéal chrétien!

(La suite au prochain numéro.)

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 17 au 24 novembre 1865.

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. b. *Empire*, id. c. Pegazzano, m. d.
 MARSEILLE. b. *les deux sœurs*, id. c. Scotto, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id., c. Imbert, en lest
 ID. id. id. id. id. id.
 SPEZIA. b. *l'Amable*, italien, c. Arata, pierres
 MARSEILLE. b. *Miséricorde*, id. c. Marzenaro, m. d.
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 MENTON. b. *Miséricorde*, id. c. Lambert, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id., c. Imbert, id.
 ID. id. id. id. id. id.

Départs du 17 au 24 novembre 1865.

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
 ST-RAPHAEL. b. *Empire*, id. c. Pegazzano, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest
 MENTON. b. *les deux sœurs*, id. c. Scotto, m. d.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.
 ID. id. id. id. id. id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

Casino de Monaco.

Dimanche 26 Novembre 1865

CONCERT

à 8 h. de l'après-midi & à 8 h. du soir

Sous la Direction de

M. EUSÈBE LUCAS.

PROGRAMME DU SOIR.

SOLISTES:

MM. DELPECH, cornet à pistons; OUDSHOORN, violoncelliste et REICHEL, pianiste.

PREMIÈRE PARTIE.

Marche
Hamlet, Ouverture MENZEL.
 Valse E. BACH.
 Grand air du *Prophète* (5^e acte) exécuté GUNG'L.
 par M. Delpech MEYERBEER.

DEUXIÈME PARTIE.

Les Diamants de la Couronne, Ouverture AUBER.
 Grand duo sur des motifs de *Freyshutz* GRÉGOIRE
 exécuté par MM. Oudshoorn et Reichelt et SERVAIS.
Les Huguenots scène de la Conjurat. et
 de la Bénédiction des Poignards MEYERBEER.
 Final LANNER.

Bulletin Météorologique du 19 au 25 novembre.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRÈDE			ÉTAT ATMOSPHÉ- RIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
19 9bre	12 »	14 »	15 »	beau.	nul.
20 »	12 »	15 »	15 »	id.	id.
21 »	13 »	15 »	15 »	id.	id.
22 »	14 »	15 »	17 »	id.	id.
23 »	15 »	16 »	17 »	id.	id.
24 »	15 »	16 »	18 »	id.	id.
25 »	15 »	16 »	17 »	id.	id.

La Farine de Santé REVALESCIERE Du Barry, de Londres, guérit les Gastralgies, Gastrites, Dyspepsies, Indigestions, oppressions, Constipations, Vents, Glaires, Aigreurs, Pituites, Acidités, Diarrhée, Nausées, Vomissements, Névroses, Chloroses, Insomnies, Toux, Bronchites, Asthme, Phthisie, Catarrhe, Rhumes, Rhumatismes, Faiblesse. — 60,000 cures par an. Elle économise mille fois son coût en d'autres remèdes. Du Barry et Cie, 26, Place Vendôme, Paris. En province, chez les Pharmaciens et Epiciers. 3